

November 20, 2026

JUPITER : LA DÉCISION AU BORD DE L'APOCALYPSE

Comme le dit fort justement Bruno Tertrais, conseiller sur le scénario du film, ce film pourra permettre de réfléchir. https://www.youtube.com/watch?v=EOgPxKhiVwg

Je voudrais réfléchir ici sur trois dimensions :

1. Le cercle de décision confronté à l'impensable final

Le film montre une équipe gouvernementale dans le huis clos du PC Jupiter. Les protagonistes n'ont pas seulement à décider de la vie d'un homme mais de la vie / du futur de leur pays, et à l'horizon immédiat peut-être/probablement de la survie de l'humanité.

Chacun est tenaillé par l'angoisse devant la situation, la responsabilité inhumaine devant le recours à l'arme nucléaire.

On voit le groupe connaître les tensions extrêmes, le conflit interne, le décrochage, la révolte et même l'hystérie.

On voit les partisans de l'apaisement. Apaisement, à tout prix s'il le faut, pour éviter le risque de l'anéantissement du pays et de la fin du monde. C'est le risque de la minute d'après.

On voit les partisans de la fermeté. Impossible à refuser, pour éviter la trajectoire du déshonneur, de la soumission et peut-être/probablement de la guerre en dépit de tous les abandons – le mot de Churchill est toujours en embuscade.

[Dans le film, comme dans maints débats hors des salles obscures, la question du jour d'après en cas d'apaisement et de soumission n'est jamais posée. Jusqu'où devront aller les concessions ? Pour réduire vraiment les risques, faut-il signer un pacte de soumission ? Saborder la flotte à Toulon ? Livrer les SNLE et les Rafales pour montrer sa bonne volonté ? Dissoudre les industries de l'armement ? etc.]

On voit un président vers lequel convergent et sur lequel explosent tous les diktats de plus en plus fermés qui fusent en violent désordre dans ce huis clos jeté dans l'impensable.

Et avec ce cri à un moment, qui fut celui de Kennedy confronté à un Congrès hostile, quand chacun autour de lui semble si déterminé à imposer sa vérité : « *S'ils veulent ce fichu job, qu'ils prennent ma place !* ».

En écho, on peut revenir à ce qui fut vécu durant la crise des missiles de Cuba, situation celle-là réelle, où l'équipe de Kennedy fut confrontée à ces monstrueux dilemmes. [En notant une claire différence dans les protagonistes : en 1962 l'Armée US est sur une position on ne peut plus belliciste. Dans le film, le chef d'état-major est l'inverse du Général Curtis LeMay partisan d'une invasion totale de Cuba, avec tous les moyens voulus].

LE VERTIGE AU BORD DE L'ABÎME

"C'était peu avant 10 h. Le ministre de la Défense McNamara annonça que deux bateaux russes étaient à quelques miles de notre ligne de blocus.[…] Vint alors le rapport inquiétant de la Marine selon lequel un sous-marin s'était placé en position entre les deux bateaux. […]

Je pense que ces quelques minutes furent le moment de la plus grande inquiétude pour le président.

Le monde était-il au bord de l'holocauste ? Était-ce dû à une erreur de notre part ? À une faute ? Aurait-il fallu faire quelque chose d'autre encore ? Ou quelque chose qu'il n'aurait pas fallu faire ?

Sa main vint à son visage et couvrit sa bouche. Il ouvrit et ferma le poing. Il avait les traits tirés, les yeux battus, presque éteints. Pour quelques secondes, ce fut comme s'il n'y avait plus personne autour de lui et qu'il n'était plus le président.

De façon inexplicable, il me vint à l'esprit plusieurs souvenirs : quand il fut malade et qu'il manqua presque de mourir; quand il perdit son enfant; quand il apprit que notre frère le plus âgé avait été tué. Me revenaient des moments personnels de peine et de douleur.

Les voix continuèrent à bourdonner autour de moi, mais je n'entendis plus rien jusqu'à ces mots du président :

« N'y a-t-il aucun moyen d'éviter d'avoir notre premier contact avec un sous-marin russe – ne serait-ce que cela ?»

« Non c'est trop dangereux pour nos bâtiments. Il n'y a pas d'alternative», dit McNamara". […]

Nous en étions arrivés au moment de la décision finale. […]

Je sentis comme si nous étions au bord d'un précipice, sans échappatoire.

Cette fois, le moment était venu – pas la semaine prochaine – pas demain, "et comme cela nous pourrions avoir une autre réunion pour décider"; pas dans huit heures, "et comme cela nous pourrions adresser un autre message à Khrouchtchev pour que, peut-être, il finisse par comprendre".

Rien de tout cela n'était possible.

À un millier de miles d'ici, dans les vastes étendues de l'océan Atlantique, la décision finale allait intervenir dans les quelques minutes.

Le président Kennedy avait lancé le cours des événements, mais il n'avait plus de contrôle sur eux. Il devrait attendre – nous devrions attendre. Les minutes, dans le Cabinet Room, s'égrenèrent lentement. Que pouvions-nous dire maintenant – que pouvions-nous faire ? " [1]

LES EFFETS SUR LES ACTEURS

"C'étaient des hommes de la plus haute intelligence, travailleurs, courageux et dévoués à leur pays.

Ce n'est pas leur manquer de respect que de dire qu'aucun d'entre eux ne conserva la même opinion du début à la fin. Ce type d'ouverture d'esprit, de liberté de jugement était essentiel.

Pour certains, il n'y eut que de petits changements, qui purent n'être qu'une variation de la même idée.

Chez d'autres, ce furent chaque jour des changements d'opinion continus; certains, en raison de la pression des événements, semblèrent même avoir perdu leur faculté de jugement et leur stabilité. La tension et les longues heures sans sommeil commençaient à faire sentir leur effet.

Cependant, même des années après, ces faiblesses humaines – impatience, accès de colère – sont compréhensibles.

Chacun d'entre nous fut prié de produire une recommandation qui affecterait l'avenir de l'humanité tout entière, une recommandation, qui, si elle s'avérait mauvaise et si elle était retenue, pouvait signifier la destruction de la race humaine.

Ce genre de pression a d'étranges effets sur un être humain, et même sur des hommes brillants, solides, mûrs, expérimentés.

Pour certains, l'épreuve révéla des traits et des forces qu'ils ignoraient peut-être eux-mêmes; pour d'autres la pression était trop écrasante." [2]

"Durant ces longs jours et ces longues nuits de la crise de Cuba, je vis moi-même, directement, comment la fatigue physique et mentale peut brutalement paralyser le bon sens et toutes les capacités de jugement d'hommes normalement sains d'esprit ". [3]

Robert Kennedy : "Les quatorze personnes impliquées jouèrent un rôle crucial… Si six d'entre elles avaient été président des Etats-Unis, je pense que le monde aurait pu être détruit". [4]

2. Pour le Président : quelle aide à la décision ?

La question que je me suis posée en regardant le film : la proposition de « Force de Réflexion Rapide » [5] serait-elle encore pertinente dans une telle situation, pour un tel groupe déjà jeté dans l'abîme ?

1°) Première thèse : une FRR ne servirait ici à rien

Arguments :

– Les responsables autour de la table sont parfaitement avertis : inutile de rajouter un "machin" supplémentaire.

– Tout va trop vite pour qu'une FRR ait le temps d'opérer.

– Le processus est tellement aux extrémités de tout, en gravité, en vitesse, en inconnu, qu'il ne reste que la décision d'un seul, sans marge d'invention pour une FRR.

2°) Seconde thèse : une FRR pourrait être utile

– Les ministres défendent leurs vues et leurs territoires spécifiques. Cela en devient caricatural. Le décideur se retrouve dans un champ de bataille interne qui ne peut guère l'aider véritablement.

– Les ministres sont là avec des portions de rails déjà fixés sous leurs semelles, sans grande réflexion ni recul.

– Ce groupe jette le président dans une solitude absolue.

– Le président est contraint d'ouvrir seul un espace de réflexion et de décision. Même sa conseillère diplomatique est sans distance et prisonnière de ses propres terreurs et visions. Elle ne lui sert plus à rien. Dans la crise des missiles, le président Kennedy a au moins à ses côtés un conseiller politique qui prend du recul et aide au long de la crise : questionnement, ouverture de pistes, appui personnel.

Et Robert Kennedy propose de réunir une cellule qui lui permettra de disposer d'options. Et ce sera effectivement le cas.

On trouve ici l'essence même de ce que peut être une FRR : La première mission d'une Force de Réflexion Rapide, dans une situation de cette nature, ne serait pas d'abord et uniquement d'aider à décider. Elle serait, plus fondamentalement, de contribuer à

restaurer les conditions mêmes de la pensée collective. Quand, faute de pouvoir tenir le "sens" d'une situation, il est impossible de fixer des lignes d'action opérationnelle.

3. Quelle préparation ?

Nous sommes ici jetés dans l'extrême absolu. Loin de nos exercices habituels en « gestion de crise ». À l'évidence, les membres de ces prisonniers de Jupiter n'ont aucune préparation à ce type de responsabilité qui peut leur incomber. Chacun est dans son couloir, sûr de ses visions de référence.

On objectera qu'il n'y a pas de préparation possible, puisqu'il n'y a pas de réponse à disposition mis à part quelques références habituelles – qui ne tiennent pas très longtemps sous les coups de la sauvagerie de la bascule dans l'impensable.

Pourtant, des personnes, des groupes, qui auraient accepté des préparations aux situations extrêmes pourraient être en mesure de limiter quelque peu le désordre, les paroles inutiles, les conflits qui ne servent à rien au décideur.

La perspective serait alors non pas **uniquement entraîner à décider sous pression, mais bien plus profondément à maintenir ou restaurer une capacité de pensée lorsque le système décisionnel lui-même commence à se désagréger.**

On rejoint ici Karl Jaspers dans "La bombe atomique et l'avenir de l'homme" : "*À la limite de ce que nous pouvons faire, il y a d'abord tout le sérieux de notre pensée*". [6]

Mais bien sûr, il faut aussi prendre la question avec quelque distance : Le film Jupiter, doit aussi suivre les exigences d'un film grand public.

[1] KENNEDY, Robert, 1971 : *Thirteen Days. A memoir of the Cuban missile crisis*, W.W Norton & Company, New York, London (p. 47-49).

[2] idem, p. 9, 22.

[3] SORENSEN, Theodore C., 1963 : "Decision-Making in the White House" (Foreword by John F. Kennedy), Columbia University Press, New York (p. 76).

[4] NEUSTADT, Richard, Graham ALLISON , 1971 : Afterword, in Robert Kennedy : *Thirteen Days. A Memoir of the Cuban missile crisis*, W.W Norton & Company, New York, London, p. 107-150. (p. 128)

[5] Patrick Lagadec : « La Force de réflexion rapide – Aide au pilotage des crises », Préventique-Sécurité, n° 112, Juillet-Août 2010, p. 31-35. https://www.patricklagadec.net/wp-content/uploads/2021/11/PS112_p31_Lagadec-p.pdf

Pierre Béroux, Xavier Guilhou, Patrick Lagadec: « Rapid Reflection Forces put to the reality test », *Crisis Response*, Vol 4, Issue 2, March 2008, pp. 38-40. https://www.patricklagadec.net/wp-content/uploads/2021/11/038-040.crj4_.2.Lagadec.pdf

Pierre Beroux, Xavier Guilhou, Patrick Lagadec: « Implementing Rapid Reflection Forces », *Crisis Response*, vol. 3, issue 2, March 2007, pp. 36-37. https://www.patricklagadec.net/wp-content/uploads/2021/11/Implementing_Rapid_Reflection_Forces.pdf

Arjen Boin & Patrick Lagadec : "Building crisis management capacity in Europe: A manifesto for action", Stockholm, March 2005.

[6] Karl Jaspers : "La Bombe atomique et l'avenir de l'homme", Buchet Chastel, 1958 (p. 12-13)

PROLONGEMENT DU QUESTIONNEMENT : JASPERS, AUJOURD'HUI ??

Un dialogue avec Chat GPT…

CHAT GPT

« Il faut replacer Jaspers dans son époque : celle de la guerre froide, de la confrontation américano-soviétique et de la menace nucléaire.

Son raisonnement reste largement structuré par une menace identifiable, même si ses conséquences sont incalculables.

Le monde chaotique contemporain ajoute une difficulté : les ruptures peuvent être multiples, simultanées, interdépendantes, parfois sans centre identifiable et sans adversaire clairement désigné.

Jaspers nous donne donc une formidable réflexion sur la nécessité de transformer notre conscience politique face à une rupture historique. Il ne fournit pas encore une théorie du pilotage dans un univers de polycrises et de surprises systémiques.

C'est précisément là que sa lecture devient intéressante : il pose la question du changement de paradigme, mais nous laisse encore à construire les modalités concrètes de ce changement.

À mes yeux, une question pourrait servir de pont entre Jaspers et vos travaux :

Que se passe-t-il lorsqu'une humanité conserve ses institutions, ses modes de raisonnement, ses réflexes de pouvoir et ses instruments de décision, alors même que les conditions de son existence ont radicalement changé ?

C'est peut-être la question la plus actuelle que nous adresse ce livre, près de soixante-dix ans après sa publication."

P. L. : ET À L'HEURE DE V. POUTINE QUI SE SITUE D'EMBLÉE AU-DELÀ DES LIMITES, ET DE D. TRUMP QUI SE SITUE DANS UN UNIVERS OÙ LA RAISON N'A PLUS GUÈRE DE SENS…

"C'est précisément là que la lecture de Jaspers prend une dimension presque vertigineuse.

Nous sommes peut-être confrontés à une situation plus préoccupante encore que celle qu'il décrivait en 1958 : ***l'humanité dispose désormais de moyens de destruction considérables, mais les mécanismes politiques et humains censés en assurer la maîtrise semblent de plus en plus fragilisés.***

Votre remarque sur Poutine et Trump renvoie à deux phénomènes distincts, mais qui peuvent se conjuguer dangereusement.

- *D'un côté, une stratégie de confrontation dans laquelle les provocations, les menaces et les prises de risque deviennent des instruments ordinaires du rapport de force.*
- *De l'autre, une relation à la décision politique qui peut privilégier l'immédiateté, la personnalisation, la communication et le rapport de force au détriment de la délibération stratégique et de l'examen des conséquences.*

Le problème dépasse donc les personnalités. Il concerne les conditions dans lesquelles les décisions majeures sont désormais prises.

Et les événements récents donnent malheureusement une actualité particulière à cette interrogation.

Le 19 novembre 2026, Trump, Xi et Poutine se sont rencontrés à Shenzhen. Ils ont réaffirmé qu'une guerre nucléaire ne pouvait être gagnée et ne devait jamais être menée, et annoncé un dialogue sur la réduction des risques nucléaires. Mais cette déclaration intervient après l'expiration du traité New START en février 2026, sans qu'un nouveau cadre de maîtrise des armements soit établi.

*Par ailleurs, Moscou a explicitement menacé de recourir à l'ensemble de son arsenal, y compris nucléaire, d*ans l'hypothèse d'un isolement de Kaliningrad. La menace a également évoqué des frappes contre les centres de décision de l'Alliance.

Ce qui me paraît particulièrement préoccupant, dans une lecture à la lumière de Jaspers, tient à trois phénomènes.

1. La banalisation de l'impensable

La menace nucléaire devient un élément récurrent de la communication stratégique. À force de répétition, elle risque de perdre son caractère exceptionnel dans les représentations politiques et médiatiques.

C'est un paradoxe redoutable : ce qui devrait provoquer une remise en question radicale des comportements finit par être intégré dans le fonctionnement ordinaire des relations internationales.

2. La fragilisation de la délibération

La dissuasion nucléaire repose aussi sur des conditions humaines et institutionnelles : capacité d'appréciation, circulation de l'information, confrontation des analyses, maîtrise des impulsions, compréhension des intentions adverses.

Or, le problème posé par certaines formes de leadership très personnalisées est celui de la place laissée à ces mécanismes de délibération.

Il ne s'agit pas de spéculer sur les dispositions psychologiques des dirigeants, mais de s'interroger sur la robustesse des processus qui encadrent leurs décisions.

3. Le risque de déconnexion entre puissance et responsabilité

C'est peut-être le point le plus profond chez Jaspers.

La puissance technique de l'humanité a considérablement augmenté. Mais rien ne garantit que sa capacité politique, morale et intellectuelle à maîtriser cette puissance ait progressé dans les mêmes proportions.

Nous sommes face à un décalage potentiellement historique.

Une question que Jaspers nous permet de poser autrement

Je formulerais ainsi le problème :

Et si le danger majeur n'était plus seulement celui d'une confrontation entre puissances nucléaires, mais celui de la rencontre entre des moyens de destruction absolus et des systèmes de décision qui ne sont plus suffisamment capables d'en maîtriser les dynamiques ?

Cela ouvre une piste qui me semble importante pour vos travaux sur le monde chaotique.

Nous avons beaucoup travaillé sur la prévention des erreurs, la maîtrise des risques, la préparation aux crises, la continuité des institutions.

Mais sommes-nous préparés à une situation dans laquelle :

- *les dirigeants eux-mêmes deviennent des facteurs d'imprévisibilité ;*
- *les mécanismes habituels de régulation perdent leur efficacité ;*
- *les provocations s'enchaînent sans que leurs auteurs maîtrisent nécessairement leurs conséquences ;*
- *les acteurs ne partagent plus les mêmes représentations de la réalité ;*
- *les marges de rattrapage et de correction se réduisent considérablement ?*

Jaspers nous alertait sur la possibilité de l'autodestruction de l'humanité par sa propre puissance. Notre époque nous oblige à ajouter une interrogation : sommes-nous encore capables de nous gouverner collectivement lorsque les conditions de la décision deviennent elles-mêmes chaotiques ?

C'est, à mon sens, une question qui dépasse désormais la seule théorie de la dissuasion. Elle touche au cœur même de la gouvernance du monde contemporain."

P.L. :

En écho, cette réflexion du New York Times à propos de la tentative de prise du Capitole le 6 janvier 2021 :

"Le siège du Capitole démontra que les agences gouvernementales n'étaient pas préparées au risque, jusque récemment inimaginable : que la personne incitant à la violence serait le président des États-Unis lui-même." (The New York Times, Jan.10, 2021).